

# IMPRO JAZZ

*Magazine d'information musicale*

N° 208 - septembre - 2014 - 4,50 € - 10 numéros par an - 21<sup>e</sup> ANNÉE -



PHOTO : CHRISTINE PAGIER

HANS FALB  
NICKELSDORF

# KONFRONTATIONEN

## JAZZGALERIE, NICKELSDORF, AUTRICHE

**DU JEUDI 17 AU DIMANCHE 20 JUILLET 2014**

**35<sup>ème</sup> EDITION**

***Un free jazz conjugué au futur immédiat !***



A 70 km au Sud-Est de Vienne, sur la triple frontière séparant l'Autriche de la Slovaquie et de la Hongrie, se trouve un petit village du nom de Nickelsdorf dont nous n'aurions sans doute jamais entendu parler si, dans les années 70', un certain **Hans Falb** n'avait hérité de l'auberge de ses parents, le *Café Restaurant Falb*. Et surtout s'il n'avait choisi, dès 1976, d'y ouvrir la fameuse *Jazzgalerie* où devait désormais se tenir la plus incroyable programmation de Free Jazz et

d'improvisation qui se puisse imaginer. Quatre ans plus tard, en 1980 donc, démarrait le premier **Konfrontationen** ("affrontements" en Allemand) qui réunissait déjà quelques personnalités emblématiques de l'idiome en question et, depuis lors jusqu'à cette édition 2014 et 35<sup>ème</sup> du nom, le festival n'a jamais dérogé à son rendez-vous annuel ni renié sa fidélité à l'esthétique évolutive souhaitée par le maître de céans.

A raison d'une vingtaine de concerts par édition, sans compter une très sérieuse programmation à l'année, il serait sans doute plus aisé de citer les musiciens qui ne sont jamais venus à Nickelsdorf afin d'y rencontrer leurs pairs et quelques pointures américaines invitées pour le plaisir et, peut-être, la *konfrontation* à l'objet d'une révolte contre le père constamment retardée par une inévitable admiration pour cette figure tutélaire... Plutôt free donc, ce *Festival de Nickelsdorf* ! Pourtant, si quelques silhouettes et physionomies dans le public peuvent donner l'impression que le temps s'est arrêté lorsque la *Jazzgalerie* s'ouvrait, le programme se conjugue bel et bien au présent, voire au futur immédiat. Et pour quelques concerts d'authentique free jazz, la majorité des prestations émane ouvertement d'artistes visionnaires ou, du moins, en phase avec leur époque. Point de gloires taries au *Konfrontationen*, mais des créateurs en action ne dédaignant aucun outil pourvu qu'il serve leurs perspectives. Ainsi, comme pour faire la nique à ceux qui voudraient ranger Nickelsdorf sur l'étagère du passé, la seule apparition sur scène du patron nous le présenta au cœur d'un quintet électronique dont lui-même tenait les platines !



Pour ce qui est de l'ambiance, je pense qu'on peut très vite résumer la question : *"Fais ce que voudras !"*. Dans l'arrière-cour du *Café Restaurant Falb*, tout est permis, de l'alcool à la cigarette, de l'eau tirée au robinet à l'heure choisie pour dîner, des photos aux enregistrements et des places réservées la veille au prix de vente des CDs. Les seules interdictions possibles doivent être de râler, piquer une place ou s'impatienter entre deux sets. A partir de là, sachez attendre, profiter, vous en mettre jusque là de musique, de goulash, de bière, de vin blanc ou de limonade et rêver devant les m<sup>3</sup> de compacts ou de vinyles. Puisque, parallèlement, l'écoute est impeccable, ce sera toujours le plus gêné qui partira... Bon, si vous souhaitez un peu de chaleur humaine, mieux vaut venir accompagné car les autochtones ont tendance à former un cercle assez privé. Mais ça, c'est une autre histoire !

#### Jeudi 17 juillet, 20h00

En ouverture de cette 35<sup>ème</sup> édition du *Konfrontationen*, *Hans Falb* nous avait réservé la surprise d'un trio viennois majoritairement féminin - un fait plutôt rare en cette manifestation qui, loin de respecter la parité chère à *Lê Quan Ninh*, proposait cette année 6 musiciennes pour 66 musiciens - et qui annonçait une couleur résolument contemporaine avec une clarinette basse, une batterie et un set de platines. Les lignes boisées de **Susanna Gartmayer** s'enroulaient autour du pied de micro, lovaient parfois leur raucité dans une anfractuosité bouillonnante, puis sinuaient entre les toms de **Katharina Ernst**. Sonorisées de très près, telles des percussions électroniques, les peaux et les cymbales de cette dernière décalaient encore un rythme déjà pervers par la frappe de la batteuse tandis qu'en toile de fond, **DIEB 13** (a.k.a. **Dieter Kovacic**) brossait une *ambient* impressionniste d'autant plus éloignée des tumultes de la *noise* qu'il semblait légèrement sous-mixé. Soit un trio des plus cohérents, représentant assez fidèle d'une scène bien actuelle, capable d'assumer sa modernité sans pour autant renier ses racines.



Susanna Gartmayer Katharina Ernst DIEB 13

Vint ensuite un personnage que j'étais impatient de rencontrer sur scène pour l'avoir souvent croisé sur la toile. **Mike Cooper** pourrait être au blues ce qu'*Eugene Chadbourne* est à la country s'il n'affichait, de plus, une nonchalance aussi réjouissante que sa fameuse collection de chemises hawaïennes. Muni d'un superbe dobro et d'un système dont il use pour engendrer quelques boucles ou infléchir la sonorité de son instrument, le chanteur anglais présentait son projet *"Truth in the abstract blues"* - admirez la référence à *Oliver Nelson* - dans lequel il est accompagné des Italiens **Roberto Bellatalla** à la contrebasse et **Fabrizio Spera** à la batterie, et qui invitait son complice de plus de 50 ans au sein de *The Blues Committee* puis *The Machine Gun Company*, le saxophoniste **Geoff Hawkins**. S'il n'est pas vraiment *"abstrait"*, le blues de *Mike Cooper* déjante bien quand-même ! La voix, superbe, possède le feeling

requis par le genre et la section rythmique, ne s'interrogeant guère sur la marche à suivre, déroule les douze mesures nécessaires avec une autorité virtuose. Mais le guitariste, qui tient souvent son instrument à plat sur ses genoux, ne paraît jouer de l'idiome que les scories et autres dissidences dont les détenteurs de la marque déposée ne se permettent que rarement l'usage. En fait, *Mike Cooper* cherche au creux de la tradition comme s'il voulait en exprimer le négatif et, par cette distance requise, insiste plus encore sur sa nécessité. Du moins est-ce l'impression que j'en eus car, de son côté, *Geoff Hawkins* ne cessa quasiment jamais de torturer son alto, déboulant en tous sens et couvrant de ses déferlantes la subtilité de ses collègues. Ce n'est vraiment qu'au rappel, lors d'un long instrumental délivré du souffleur, que je pus apprécier à sa mesure le talent et l'intelligence du leader ainsi que son amour d'une tradition dont il aime pourtant à faire vaciller les piliers.



TRUTH IN THE ABSTRACT BLUES

Pour le dernier concert de la soirée, on se demandait un peu comment tout le monde allait tenir sur la petite scène de la *Jazzgalerie*. Comme son nom l'indique, **Angles 9** est un nonette réunissant autour des compositions et du sax alto de **Martin Küchen** un baryton, deux trompettes, un trombone, un piano, une contrebasse et une batterie ainsi qu'un vibraphone et un marimba. Sans doute la prestation la plus jazz du festival si l'on considère la structure des titres enchaînant régulièrement exposé du thème, chorus et retour. Pourtant, un peu d'attention permettait de constater que des groupuscules se formaient à l'intérieur de l'ensemble et que des alliances éphémères de timbres et de rythme se constituaient et se dénouaient à mesure que progressaient les interprétations. De plus, *Martin Küchen* laisse une réelle liberté à ses musiciens qui, selon les sections et l'humeur du moment, peuvent entraîner le groupe entier vers le free, le blues ou le contemporain. Ainsi, malgré ce choix d'une formation collective jouant les thèmes d'un seul homme, des individus s'affirmèrent nettement le temps d'un solo, d'un duo ou d'un échange concertant

avec le groupe au grand complet : le jeune **Alexander Zethson** au piano, par exemple, le trompettiste **Magnus Broo**, le contrebassiste **Johan Berthling**, le tromboniste **Mats Aleklint**, dont il me semble avoir croisé la bouille joufflue dans le *Brass Unbound* de *The Ex*, ou encore le vibraphoniste **Mattias Stahl**. Compositions orientalisantes (ce qui, depuis *Sidney Bechet*, n'a jamais gêné les jazzmen), son d'ensemble compact et parfaitement rendu, swing décalé par le déséquilibre savant des accents et plaisir évident des instrumentistes qui ne lésinaient pas sur l'engagement, *Angles 9* conclut parfaitement une journée qui avait tenu ses promesses et augurait de bien beaux lendemains.



ANGLES 9

Vendredi 18 juillet

15h00

Le premier rendez-vous du vendredi avait été donné l'après-midi à quelques kilomètres de Nickelsdorf, au lieu-dit Kleylehof où se trouve un superbe espace circulaire dont les pierres blanches chauffaient au soleil. C'est là que nous attendaient *Hans Falb* et ses platines, invités de **Los Armagados**, un trio composé de **Petr Vrba** à la trompette et aux surfaces vibrantes, de **George Cremaschi** à la contrebasse et aux *electronic devices* et de **Didi Kern** à la batterie, auxquels le percussionniste **Michael Zerang** nous avait fait la surprise d'adjoindre sa caisse claire, sa grosse caisse et son derbouka. Bien qu'il ne soit pas programmé, nous avions quelquefois croisé la longue tresse de l'Américain dans l'arrière-cour du *Café Restaurant Falb*, mais il aurait très bien pu venir en ami, tel *Paul Lovens*, présent tous les soirs au bar, ou *Mats Gustafsson* qui passa juste en voisin. Bien sûr, Chicago n'est pas la porte à côté, mais c'est également ça, la magie de Nickelsdorf ! Quoi qu'il en soit, il était bien là et ce n'est pas son ombre qui joua ! Effluves électroniques à ciel ouvert, souplesse de textures mariant avec bonheur les craquements et crissements des systèmes aux résonances de la peau, du bois ou du métal, refus de la répétition lorsque le groupe entier rejeta le rythme hypnotique déjà installé par *Didi Kern* lors d'un titre précédant, *Los*

*Armagados* nous prouvèrent en une heure que les barrières stylistiques sont un fantasme caduc et que le *Konfrontationen* n'est pas le nid d'aigle du free...



Hans FALB

19h30

...Même s'il ne l'a nullement renié, comme nous allons nous en rendre compte le soir même ! Après le *lammcurry* bien épicé que j'avais préféré à l'*ungarisches gulash* de la veille, monta effectivement sur scène l'un des plus fabuleux quartets qu'il m'ait été donné d'entendre. **Grid Mesh**, qui réunit **Johannes Bauer** au trombone, **Frank Paul Schubert** au sax alto, **Andreas Willers** à la guitare électrique et **Willi Kellers** à la batterie, semble résumer à lui seul la notion même de *free jazz européen*. D'abord, ça joue à s'en faire péter les vaisseaux, guidant la pression le long d'improvisations collectives qui ne s'étirent sur la durée que lorsque l'enjeu est au rendez-vous. Le timbre des instruments reste bien sûr le même que celui de nos cousins afro-américains et la puissance du souffle n'a d'égal que le foisonnement du rythme, mais si le propos demeure l'expression de la liberté, les termes employés s'avèrent différents. Ainsi le *groul* de *Johannes Bauer* s'éloigne-t-il du blues dès qu'il se voit accompagné de borborygmes et d'onomatopées, de sifflantes et de brusques interruptions. *Frank Paul Schubert* dérive aisément de l'incandescence pour emprunter la réminiscence d'un thème aux compositeurs ou au folklore européens. Et si le rôle de *Willi Kellers* consiste avant tout à pousser le quartet au plus près du précipice, *Andreas Willers*, une fois ses marques trouvées, n'hésite pas à heurter de plein fouet la frénésie du punk en la rehaussant de trouvailles et de sévices divers dans lesquels un *Fred Frith* retrouverait sans doute un peu de sa touche mêlée de stridences tranchées dans le vif d'un *Terrie Ex* ou d'un *Caspar Brötzmann*. Point d'*Hendrix* ni de

*Coltrane* dans cette musique savante à l'apparente transparence. Point de blues, ni de rock, ni même de jazz, mais les éclats les mieux choisis de chacun de ces styles alliés à une culture spécifique et une histoire propre dont la violence, pour n'être que rarement traduite en chansons, n'en est pas moins présente, trop longtemps refoulée pour ne pas exploser à la moindre étincelle. Ajoutez à cela un zeste d'humour et une pincée d'autodérision et vous aurez une petite idée de ce que peut être ce *free européen* dont *Grid Mesh* se révéla, ce soir-là, un des plus fascinants représentants !



Frank Paul SCHUBERT

Le calme allait revenir dans la *Jazzgalerie* ainsi qu'*Axel Dörner*, *Okkyung Lee* et *Achim Kaufman*, respectivement à la trompette, au violoncelle et au piano. Dans ce cadre, la musique est ouvertement pensée, fondée sur de longues lignes détournées de leur but initial par d'imperceptibles perturbations qui tirent l'ensemble vers un relatif minimalisme. *Axel* infléchit la rectitude de ses traits par la coulisse de son instrument et un système personnel posé à ses côtés tandis que la violoncelliste tresse autour de ses phrases des contrepoints et des *voicings* que le pianiste parsème de notes solitaires bien éloignées du romantisme qui le caractérisait lorsque on le comparait à *Joachim Kühn*, il y a peut-être quinze ans de cela. Le visage comme taillé dans la pierre, extrêmement concentré, le trompettiste déploya le spectre qu'il souhaitait développer jusqu'à ce qu'il estime en avoir terminé et pose l'instrument, au bout de trois-quarts d'heure et au grand dam d'*Okkyung Lee* qui, de toute évidence, aurait bien aimé continuer ! Personnellement, et bien que j'ai particulièrement apprécié le travail du trio, je pense qu'*Axel Dörner* a fait le bon choix en écourtant le set plutôt que de l'étirer bien après qu'il ait achevé ce qu'il avait à dire. Le seul inconvénient réside effectivement dans le

fait que, des trois, les deux autres n'avaient peut-être pas atteint le même objectif. La violoncelliste, notamment, parut si frustrée qu'elle en jeta son archet.



Axel DÖRNER Achim KAUFMAN

Le temps qu'on réaccorde le piano et que l'un et l'autre aillent, au choix, s'offrir une bière ou fouiller dans la mine d'enregistrements réunis au fond de la cour, la tension était retombée sur scène comme dans le public, permettant ainsi au groupe suivant d'entamer son set. Pour les avoir déjà entendus sur disque, j'attendais d'ailleurs beaucoup de **Georg Graewe**, **Ernst Reijseger** et **Gerry Hemingway**. Le fameux trio piano, basse, batterie avec cette nuance d'un violoncelle en lieu et place de contrebasse et, surtout, parfaitement free, voilà qui promettait d'autant plus que ces trois figures majeures de l'improvisation européenne travaillent ensemble depuis quinze ans ! Alors, d'où vint cette relative déception ? Le passage éclair du violoncelliste et du batteur sur le site du festival, quand le pianiste et tant d'autres restèrent plusieurs jours à Nickelsdorf, est-il responsable de ce qui me sembla un faible engagement de leur part ? L'attitude distante de *Georg Graewe* au cours de la semaine influença-t-elle mon écoute ? Ou n'est-ce pas plutôt la constante virtuosité d'un *Reijseger* en solo permanent et se réfugiant systématiquement dans les recoins les plus aigus du manche qui me parut dénoter un manque de sérénité, voire de créativité ? Toujours est-il qu'en dépit des efforts du batteur et de sa présence au vibraphone, le trio ne me parut jamais prêt à décoller, pas plus qu'à explorer une zone inconnue dont aurait pu jaillir quelque forme nouvelle ou, du moins, quelque autre façon de revisiter les anciennes. De l'impro tranquille, en quelque sorte, telle qu'il peut en exister parfois...

Il pouvait être alors 23h30. Et pourtant la soirée n'était pas terminée car on percevait du remous, *on stage* comme dans la salle. Les premiers rangs de chaises avaient été enlevés et quelques musiciens, debout devant les amplis, partageaient une bouteille de cognac avec un *Hans Falb* rayonnant. Le

contrebassiste libanais **Raed Yassin**, très présent sur le site depuis la veille, avait chaussé des lunettes noires et posé sur sa tête une improbable toque traditionnelle évoquant un peu le "*Diktator*" de *Borat*... Quelque chose se tramait ! Aussi, lorsque **Paed Conca** se fut assis à une extrémité de la scène, sa clarinette en main, et que **Hans Koch** et sa clarinette basse, **Stéphane Rives** et son soprano, **Axel Dörner** et sa trompette ainsi que **Johannes Bauer** et son trombone se furent alignés en rang d'oignons face à un auditoire circonspect, on s'attendait à tout ! C'est là que **Raed Yassin**, muni d'un micro, se mit à jouer les DJ's et lança sur un système son un *beat disco* mêlé de résonnances orientales. Le *dance floor* se peupla de quelques enragés et les souffleurs, déchiffrant à vue une longue partition, ajoutèrent leurs breaks à la musique enregistrée. Je reconnus alors **Paed**, déjà croisé à Mulhouse. Le principe de *Paed* et **Raed** consiste effectivement à exécuter *live* une composition moyennement complexe sur fond de gimmicks empruntés aux night clubs de Beyrouth. Et ça fonctionne plutôt bien, tant la bonne humeur des instrumentistes et l'efficacité du groove comblent la relative vanité du propos et soignent les démangeaisons dans les jambes d'un public assis depuis trop longtemps au goût de certains. A la longue, bien sûr, le procédé devient répétitif et pourrait engendrer l'ennui, mais pour finir la soirée, sur le coup d'une heure du matin, il faut avouer que c'est assez idéal. D'autant que les rétifs peuvent sans complexe regagner leurs pénates et une nuit de repos bien méritée...



PRAED

Samedi 19 juillet

15h00

Retour le lendemain au lieu-dit Kleylehof, mais cette fois dans une longue salle visiblement aménagée pour recevoir toutes sortes de manifestations culturelles. C'est d'ailleurs en cherchant le lieu du concert que l'on visita plusieurs pièces abritant des sculptures et autres formes d'art contemporain. Le programme du *Konfrontationen* annonçait du reste un **Soundart 6** parallèle, mais à ma courte honte,

je n'ai croisé que ces œuvres et n'ai eu vent d'aucune installation ni performance. La barrière de la langue, la totale absence d'indications et la profusion des concerts occupant largement l'esprit ne m'ont sans doute pas aidé dans ma quête de ce *off* réunissant pourtant une dizaine d'artistes sonores dont *Dieter Kovacic* (a.k.a. *DIEB 13*), entendu lors de l'ouverture, ou **Billy Roisz**, programmée pour sa part en fin de festival. Un manque de vigilance qui me trouble encore aujourd'hui...



Burkhard STANGL

Par contre, j'étais au premier rang pour ne rien perdre des solos de **Burkhard Stangl** et **Osman Arabi**. J'avais notamment hâte d'entendre le premier que je n'avais pas pu voir lorsqu'il était venu près de chez moi et dont la participation à l'une des formations de *Polwechsel* me prédisposait très favorablement à son égard. Est-ce la raison de ma déception ? Je ne saurais le dire, mais sa prestation me laissa sur ma faim. *Ebow* divers posés sur une guitare horizontale, cris d'enfants en *field recordings*, harmoniques égrenées sans grande conviction, nonchalance affectée, le guitariste nous montra trois aspects de son savoir-faire sans en approfondir aucun ni créer aucun lien qui en justifiait la succession. Puis, sous un véritable tonnerre d'applaudissements qui ne laissa pas de me surprendre, il rangea soigneusement ses instruments et laissa la place à son confrère.

Lequel était parfaitement inconnu au bataillon ! Ami de *Mazen Kerbaj* et *Sharif Sehnaoui*, **Osman Arabi** a longtemps sévi dans le *Death Metal* et le *Dark* avant de délaisser la musique pour une réflexion personnelle à laquelle la mystique n'était pas étrangère. Il se présenta donc face au public, muni d'une guitare électrique sans effets ni pédales, mais reliée à deux amplis connectés en réseau, et se mit à improviser comme s'il avait été simplement assis sur son lit. Relative virtuosité, attaque franche mêlant accords et *single notes* en une même narration, main gauche grattant les cordes autant que la main droite, réminiscences orientales et sonorités

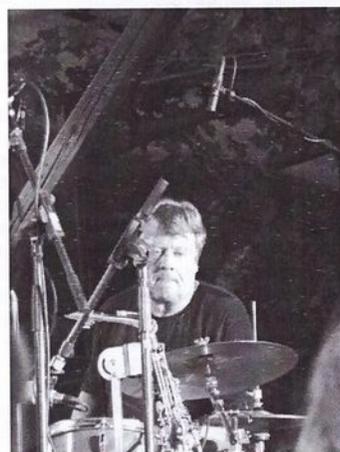
rock, *Arabi* déploya sa technique au service d'un propos qui me sembla inabouti, mais méritait autant notre attention qu'un réel approfondissement. Puis, au bout d'un quart d'heure, il mit fin au concert, estimant sans doute avec raison qu'il n'éviterait plus la répétition. Au bout du compte, ce second solo, avec son inexpérience et ses imperfections, m'apparut plus intéressant que le premier, avec toute sa maîtrise d'un discours soumis à la technologie sans pourtant échapper à la futilité.



Luc HOUTKAMP

#### 19h00

Le samedi soir, la *Jazzgalerie* devait cependant nous permettre de graver un sérieux échelon, notamment lors des deux premières prestations qui figurent à jamais au Panthéon de mes souvenirs.



Martin BLUME

Pour qui connaît un peu ce *free européen*, la composition du premier ensemble parle d'ailleurs d'elle-même : **Luc Houtkamp** aux saxes ténor et alto, **Simon Nabatov** au piano et **Martin Blume** à la batterie ! Soit une *line up* dont l'énoncé suffit à donner des frissons et qui, cette fois, se montra à la hauteur de nos espérances. En effet, à peine le pianiste s'était-il assis devant le clavier que le public se trouva transporté dans une dimension où les termes mêmes de jazz et d'improvisation semblent appartenir à une préhistoire étouffée dans l'étau de ses propres frontières. Entre les doigts de *Nabatov*, le romantisme flamboyant de nos classiques européens participe de la même urgence que le bouillonnement du *free taylorien*. Les déferlantes débordaient l'instrument et envahissaient l'espace sans perdre pour autant ce rythme persistant qui s'empare de nos corps et les condamne au mouvement. Amarré au gouvernail de cette embarcation charriée de toutes parts, *Martin Blume* avait choisi le risque maximum, plongeant au cœur du tourbillon et disparaissant avant d'émerger au grand air, ruisselant de cymbales hurlantes et de peaux fracassées. Tendus aux avant-postes, *Luc Houtkamp* déchirait la matière de ses phrases métalliques articulées selon des angles acérés, zébrures en lignes brisées figurant les éclairs de cette tempête incessante. *Nabatov* bondissait littéralement sur son siège, étonnamment léger pour un homme de sa corpulence, et se retournait parfois vers le saxophoniste, hilare et rougeoyant quand ce dernier, derrière sa moustache et son chapeau de pluie, continuait d'afficher une bonhomie désarmante, un peu comme si ce maelström dont nous étions les témoins ébahis n'avait été qu'une mise en bouche avant de passer aux choses sérieuses. Enfin, sur je ne sais quel signe venu je ne sais d'où, les trois partenaires conclurent le set en une même pêche de cymbales étouffées, de cordes retenues et de souffle bloqué.



Simon NABATOV

Après un tel concert et une telle tension, le groupe à venir n'avait qu'à bien se tenir ! Ce qu'il fit, d'ailleurs, sans l'ombre d'une

hésitation et dans un style tellement différent que, durant toute leur prestation, on parvint presque à en oublier la précédente. Si le pianiste russe, le saxophoniste néerlandais et le batteur allemand avaient choisi de laisser libre cours à leur fantaisie lyrique, les quatre musiciens anglais optèrent pour une forme de *cut-up* relativement épuisante, mais terriblement efficace pour les neurones. Point de transe allant s'amplifiant ni de swing hypnotique dans le dessein de **The Founder Effect**, qui préfèrent couper court à la moindre proposition que lui laisser le temps de se déployer au risque de s'épandre. Il faut dire que **Pat Thomas** aux claviers et **John Coxon** à la guitare et aux effets électroniques maîtrisent parfaitement les multiples possibles de leurs instruments, ainsi que toutes les chaussetrappes d'un langage protéiforme, et s'y entendent pour semer les peaux de bananes les plus surprenantes sous les pieds de leurs confrères. Dans le rôle du saxophoniste sensé trouver sa voie dans un chaos en perpétuelle mutation, **Alan Wilkinson** évoque un peu *Super Mario* sautant d'une plate-forme à l'autre sans jamais se défaire de son flegme. Quant à **Steve Noble**, il est tout simplement l'un de ces rares batteurs capables de fournir quinze idées à la seconde en adoptant, dans le même temps, la seule frappe convenant à la situation. Aussi, dès que le quartet eut trouvé ses marques, ce qui lui prit bien vingt secondes, ce ne furent plus que tentatives déjouées, rythmes brisés, phrases détournées, sonorités mutantes et métamorphoses en tout genre, au point qu'il était hors de question de fermer les yeux, se laisser emporter par un quelconque propos ni, surtout, penser à autre chose. Si "*The Founder Effect*" représente bien, selon les biologistes, le micro-organisme d'où naîtra une mutation génétique, il nous reste à souhaiter que cette modification ait bien lieu et contamine la plus grande densité de population possible. Car le quartet est à l'improvisation ce que *Tex Avery* est à l'animation, *Dziga Vertov* au documentaire et *James Ellroy* au polar : une création géniale et lapidaire, telle que *Zorn* lui-même pourrait en prendre de la graine.



The FOUNDER EFFECT

Inutile de préciser que la pause fut bienvenue, même si le concert suivant devait se révéler moins épuisant. En effet, après le *zapping* des Britanniques, le duo de **Larry Ochs** et **Daniel Robinson** apparut comme un baume sur un nid de courbatures. Le saxophoniste se présenta donc en compagnie d'un batteur dont le *groove* seyait comme un gant à ses compositions. On sait depuis longtemps la passion de Californien pour la musique écrite, ne serait-ce qu'au sein du *Rova Saxophone Quartet*. Or, sur la scène de la *Jazzgalerie*, l'évidence même de son discours prit toute sa signification dans l'écho rendu par un percussionniste dont la souplesse adoucissait encore un phrasé naturel à l'articulation déliée. La chaleur du cuivre - et sa sonorité légèrement râpeuse qui gagnait en intensité à mesure qu'avancait le set et que l'improvisation se mêlait au texte - se lovait dans le rythme et, s'appuyant sur l'élasticité des frappes, rebondissait plus loin encore, poussée par un *beat* infaillible sous son apparente élégance. Gagné par la flexibilité de cette cadence obstinée autour de laquelle s'enroulait une spirale ascendante de thèmes et de chœurs enchevêtrés, le public ne tarda pas à battre de la tête et du pied, accompagnant inconsciemment ce duo qui livrait la possible évidence d'une musique venue du fond de l'être sans avoir du passer les barrières de l'intellect... Du moins est-ce, bien sûr, la sensation que l'on en eut...



Daniel ROBINSON et Larry OCHS

...Et qui ne devait pas subsister face au duo suivant, sans doute l'un des plus intrigants de tout le festival. **Alexander Hawkins** et **Louis Moholo-Moholo** avaient bien pensé leur concept, lequel peut finalement se résumer en quelques mots : jouer ensemble des musiques diverses pour ne pas dire contradictoires ! Durant près d'une heure, le pianiste déploya un lyrisme éclatant à la limite du grandiloquent sur des thèmes emblématiques, notamment issus du répertoire de Broadway : "*What a beautiful world*", and so much... Et quand je parle de lyrisme, j'évoque plus un romantisme situé quelque part entre *Franz Liszt* et *Brad Mehldau* que l'introversion

élégique d'un *Bill Evans*, par exemple. Parallèlement, et bien qu'ils se soient positionnés face à face, *Moholo-Moholo* jouait aussi free que possible, se concentrant surtout sur une caisse claire dont la peau et le timbre vibraient dans une dimension absoute de toute mesure et selon un tempo strictement intérieur. Un peu comme s'il s'était trouvé au cœur d'une séance menée par un *Keith Tippett* ou un *Steve Beresford* résolument libertaires. Et pourtant les deux hommes ne se quittaient pas des yeux, s'invectivant même parfois comme pour accentuer l'intensité d'une osmose dont je crains de ne pas avoir bien compris où elle pouvait se nicher... Si ce n'est, peut-être, dans la puissance et l'extrémisme de chaque langage, et ce bien qu'ils n'obéissent pas aux mêmes lois ni n'emploient les mêmes grammaire, syntaxe ni vocabulaire. Après tout, *Rocky* et *Bambi* pleurent chacun leur mère et peuvent au moins se retrouver sur ce sujet...



Alexander HAWKINS et Louis MOHOLO-MOHOLO

L'idée se révéla, au choix, complètement débile ou parfaitement géniale mais, pour ma part, j'avoue avoir apprécié cette tentative de conciliation de deux discours opposés dont chacun des tenants maîtrisait à merveille le moindre aspect de son idiome propre.

Après la tempête de *Nabotov*, le *zapping* de *The Founder Effect*, le *groove* de *Larry Ochs* et le ping-pong de *Hawkins/Moholo-Moholo*, nous attendait encore le trio de **Rodrigo Amado**. Il pouvait être deux heures du matin et je n'avais jamais vu le saxophoniste portugais. Pourtant, mes barrettes de mémoire étaient à ce point saturées que je me sentais incapable d'y ajouter la moindre note, et ce bien que j'ai toujours apprécié le fer de lance du label *Clean Feed*. C'est donc la mort dans l'âme que je décidai de déclarer forfait et regagnai le *Motel Schlafgut* - avouez que ça ne s'invente pas - afin de ne rien perdre du programme prévu pour le lendemain.

Dimanche 20 juillet  
14h30

Et ce fut le dernier jour, dimanche 20 juillet 2014, qui nous vit fuir une canicule persistante et nous réfugier, à 14h30, dans la fraîcheur de l'Eglise Evangélique de Nickelsdorf, à quelques pas du Café Restaurant Falb, pour y entendre le duo de **Simone Weisfenfels** et **Dietmar Diesner**. Depuis le début du festival, j'avais acquis la preuve, si besoin en était, que ma parfaite méconnaissance de certains musiciens, notamment européens, ne signifiait en rien leur peu de mérite. Or, cette fois, la démonstration allait me laisser sans voix ! Le concert s'ouvrit en effet sur une note de soprano tenue un bon quart d'heure grâce à la technique du souffle continu. Insensiblement, la note se muait en une phrase articulée, bientôt séparée en deux lignes dont l'une accentuait les basses quand l'autre développait une mélodie plus complexe, évoquant par là même le travail d'Evan Parker... Et pendant tout ce temps, l'homme arpentait l'église du chœur à la porte d'entrée, montait aux grandes orgues, puis rejoignait l'autel d'où il était parti!



Simone Weisfenfels

C'est à ce moment que la femme vêtue de noir, qui s'était assise au premier rang et applaudissait avec les autres, gagna le piano et, distillant quelques aigus solitaires, aborda un solo dont la forme contemporaine ne couvrit pas longtemps la spontanéité. Enfin, après un sourire où se lisait déjà toute l'intimité de leur relation, *Simone Weisfenfels* et *Dietmar Diesner* engagèrent toute la profondeur de leur complicité dans un duo insolite marqué par une rigueur structurelle et traversée de fulgurances poétiques et de figures acrobatiques dont l'humour n'était jamais absent. Par sa mise au service d'un véritable risque, cette virtuosité permit aux deux artistes de privilégier le sens au détriment de la brillance et de livrer un concert d'une rare authenticité, dans le cadre précis d'une approche cérébrale. Magnifique de maîtrise et d'investissement !

18h30



POLWECHSEL

La soirée était également pleine de promesses, notamment le premier concert que j'attendais impatientement. A l'exception de *John Butcher*, qui a récemment quitté la formation, **Polwechsel** n'a pas changé depuis 2006. Et ses deux membres fondateurs, **Michael Moser** et **Werner Dafeldecker**, fêtent cette année son 15<sup>ème</sup> anniversaire. Autour du violoncelliste et du contrebassiste, on retrouvait donc les batteries diverses et complémentaires de **Martin Brandlmayr** et **Burkhard Beins**, l'une plus classique, la seconde agrémentée d'objets variés et de prolongements électroniques. Dès les premiers échanges, le souvenir de *Radu Malfatti*, à l'origine du groupe, et de son orientation définitive vers le réductionnisme ne pouvait que s'imposer à notre réflexion. Chuintements, frissons, frappes diluées dans un espace omniprésent, le silence est bien cet écrin sans lequel les sons ne peuvent briller... Pour autant, nous n'avions pas besoin de tendre l'oreille pour atteindre l'alchimie qui s'opérait sur scène. Les deux batteries, et la contrebasse utilisée de manière très percussive, fournissaient bel et bien ce fourmillement incessant emprunté à la vie, mais comme dispersé dans l'infinie résonance du vide où les cris mêmes ne se perçoivent que longtemps après qu'on les ait émis. Au cœur de cette palpitation constamment retardée, *Michael Moser* tirait des traits dont la géométrie ne tentait jamais de relier entre elles les particules éparses, mais formait, au niveau du sol, une figure assez fiable pour qu'on s'y repère. Obéissant parallèlement à l'inéluctable progression alternant détente et tension, le quartet atteignit des sommets d'intelligence et d'émotion, nous laissant incrédules devant tant de contrôle allié à tant d'engagement. Ainsi, le perpétuel crépitement des peaux, des timbres, des cordes et du cuivre semblait, de par les plages de silence qui l'accompagnaient, la respiration naturelle d'un organisme humain. Et la fin du concert nous laissa dans un étrange état de bien être que rien au

Monde, pensions-nous alors, ne saurait altérer...



KONSTRUKT

Aussi, lorsque les quatre énergumènes de **Konstrukt** envahirent la scène et se lancèrent tête baissée dans un free jazz des plus basiques et dont la seule originalité consistait à user successivement de divers gadgets et instruments ethniques, sans doute empruntés à leur propre tradition puisque la formation nous vient d'Istanbul, la première réaction fut la perplexité. Assez rapidement, du reste, vint la lassitude puis, juste avant la colère, cette question lancinante : comment de tels instrumentistes aussi peu inventifs et, surtout, incapables de construire quoi que ce soit, ont-ils pu enregistrer avec *Eugene Chadbourne*, *Evan Parker* ou *Peter Brötzmann* ? Il est vrai que, des trois albums, seul le premier m'avait convaincu... A moins, bien sûr, que ce ne soit moi qui n'y comprenne rien ou soit passagèrement devenu sourd...

Je dis bien *passagèrement* car j'avais au contraire les ouïes grandes ouvertes lorsque **Cilantro**, duo électroacoustique composé de *Mesdames* - j'insiste parce que c'est rare - **Angelica Castello** et **Billy Roisz**, entama son propre set.



CILANTRO

On ne se refait pas ! La vue sur scène de ces deux tables (dont l'une "à repasser" et recouverte d'un napperon) bondées de technologie et de câbles électriques m'avait d'abord laissé dubitatif. Qu'allait-il se passer cette fois : un bidouillage auto-complaisant ou simplement de la musique ? La réponse vint rapidement lorsque les sonorités les plus discrètes émanèrent des deux systèmes avant d'évoluer en textures troublantes dont je ne saurais vraiment décrire les effets, si ce n'est qu'ils étaient extrêmement plaisants car induisant la surprise. Peu à peu, cependant, la matière s'amplifia, évoluant notamment grâce à l'utilisation de deux instruments particuliers. Une machine de bois (sans doute une flûte puisqu'on souffle dedans) immense et certainement *home made* qu'*Angelica Castello* avait peut-être emprunté à *Natascha Anderson* puisque j'avais déjà vu semblable mécanique entre les mains de cette dernière, dans le cadre du *Timophthalein* d'*Anthony Pateras*. Et une basse électrique tenue verticalement par *Billy Roisz* afin d'osciller au besoin et d'intervenir ainsi à la source du son. Sans jamais verser dans la *noise* ni sombrer dans le minimalisme, les deux femmes gouvernèrent cette masse sonore comme on pilote une machine et la menèrent où elles le souhaitaient, quelque part dans ce *no man's land* qui sépare parfois l'acousmatique de l'improvisation instrumentale. Et comme en un ultime pied de nez, tandis que *Billy Roisz* s'appliquait à ce que le monstre engendré atterrisse en douceur, *Angelica Castello* se saisit d'un superbe ukulélé rouge dont les accords électriques accompagnèrent la prestation jusqu'à son inéluctable dénouement.

*Last but not least*, si tant est que je puisse un jour revenir à Nickelsdorf, le dernier ensemble monta sur la scène de la *Jazzgalerie*. Mi festifs, mi savants, mi ethniques, mi jazz, aussi virtuoses qu'investis dans cette forme hybride et pourtant novatrice, les trois musiciens choisis pour conclure cette 35<sup>ème</sup> édition du *Konfrontationen* devaient nous laisser aussi éblouis qu'incrédules. **Hailu Mergia** est un claviériste et chanteur éthiopien, très actif dans le *funk* et la

polyrythmie entre les années 70' et 90', qui a su prendre en marche le dernier wagon *revival* où se trouvaient déjà *Getatchew Mekuria* et quelques autres. Et, tout comme ce dernier, il a eu la perspicacité de rencontrer les bonnes personnes, dont le contrebassiste **Mike Majkowski** et le batteur **Tony Buck**, lequel fermait, ce soir-là, la longue cohorte de percussionnistes hallucinants croisés au cours de ces quatre jours : *Hemingway, Robinson, Moholo-Moholo, Blume, Noble, Kellers & so much...* Le set du trio reposait donc sur la musique de *Murgia* revue et corrigée par ses compères. *Fender Rhodes*, synthé, accordéon ou mélodica, le chanteur possède, en plus d'une voix très honnête, une superbe technique instrumentale au service d'un idiome qu'il maîtrise parfaitement. Face à lui, *Tony Buck* développait peut-être le jeu de batterie le plus étonnant auquel il m'ait été donné d'assister : cognant fort, une baguette dans une main et, dans l'autre, un objet qui, de loin, évoquait une brique, il déploya durant une heure un swing addictif reposant sur l'accentuation du premier temps et une utilisation quasi-militaire de la caisse claire, tandis qu'entre chaque frappe initiale, les toms et les cymbales allégeaient le tempo, lui fournissaient autant de breaks que de contretemps, de roulements impalpables que de résonnances aériennes. Entre ses deux complices aussi souples l'un que l'autre, *Mike Majkowski* assurait le contact avec la terre, tirant sur ses cordes dont il sortait un son énorme, doublant en contrepoint les phrases du pianiste et relançant encore les effets pneumatiques d'une batterie montée sur ressorts. Inutile de préciser le succès remporté par cette formation dont la virtuosité savante demeure au service d'un langage populaire et flatte autant le musicologue que le danseur.



Tony BUCK



Tony BUCK, Mike MAJKOWSKI, Hailu MERGIA

Et voilà ! C'en était fini !

La conclusion vient d'elle-même : quels que soient les endroits où j'ai pu me rendre depuis quelques années et quelle qu'ait pu être la joie ressentie face à certains concerts, jamais de ma vie il ne m'avait été donné de croiser à la fois tant de formations qui distillent également un tel bonheur d'écoute ! Comment *Hans Falb* s'y prend-il, quelles pirouettes doit-il effectuer et dans quel système culturel peut-il bien évoluer, je serais par contre bien incapable de répondre. Et c'est peut-être là le revers de la médaille, le côté obscur de ces quatre jours... Bien que je n'aie guère quitté le site du festival, il ne m'a jamais été donné d'engager la conversation avec qui que ce soit, ni d'aller plus loin que certaines formules de politesse. Il y a, bien sûr, la barrière de la langue, mais qu'on le regrette ou non, l'anglais est devenu notre *esperanto* et cet argument ne tient plus... Je crois plutôt que le *Konfrontationen* est devenu, au cours des éditions, le rendez-vous annuel d'un fan club particulier auquel il n'est pas aisé de se joindre et qui ne tolère les intrusions étrangères que si l'on ne dépasse pas la ligne de partage des eaux et de la bière. Si vous n'en demandez pas plus, Nickelsdorf sera votre lieu de pèlerinage. Si, par contre, vous recherchez un peu de chaleur humaine, je connais d'autres endroits dont nous ne serons pas sans reparler...

Joël PAGIER

Toutes les photos sont signées Christine PAGIER

